

et ensuite à Mejez-Ammar, accompagné de 5,000 hommes, et y établit un nouveau camp. Mejez-Ammar était située au milieu d'une vallée couverte d'une épaisse forêt et ceinturée par la chaîne du vieil Atlas, dont les têtes nombreuses menacent le ciel.

La ville de Bône, bâtie sur le littoral, quartier général de l'armée d'expédition, était à une distance de 27 lieues du camp de Mejez-Ammar, qui était lui-même à huit jours de marche de Constantine.

Six semaines après l'arrivée de l'armée française, personne n'aurait pu reconnaître le pays de Mejez-Ammar.

La forêt avait en partie disparu, et les soldats avaient dressé leurs tentes blanches au centre, et avaient construit des huttes en bois, et de frais boudoirs avec des branches d'arbres.

Depuis la vivandière jusqu'au marchand de bric-à-brac, toute la société des chercheurs de fortune avait ses représentants, qui tenaient cantine, café et comptoirs ouverts. Tout cela offrait un coup-d'œil fort amusant.

Pour décorer leurs maisonnettes improvisées, les soldats n'avaient que leurs heures de loisirs, qui étaient fort courtes, si l'on considère qu'ils devaient ouvrir une grande route pour gravir le Kal-el-Akbah, creuser des tranchées autour du camp, élever des fortifications sur les montagnes, à l'ardeur des rayons d'un soleil d'Afrique en septembre; tandis qu'un ennemi caché les harcelait sans cesse.—Le Duc de Nemours arriva bientôt au camp et passa l'armée en revue; 9,000 hommes défilèrent devant lui.

On remarquait, au premier rang, le corps des Zouaves. Son costume particulier, son impatience à rencontrer le danger, son bouillant courage et sa gaieté franche, en faisaient un véritable point d'attraction.

Les Zouaves étaient commandés par un chef qu'ils idolâtraient, c'était le colonel Lamoricière.

Au second rang, apparaissaient les bataillons d'Afrique, se composant des soldats condamnés, en France, aux peines disciplinaires.

Ces bataillons étaient surtout remarquables à l'assaut, et les généraux Clauzel et Duvivier, qui savaient quelque chose de la guerre d'Afrique, les employaient de préférence dans les moments décisifs.

Le comte Denys de Damrémont avaient le commandement en chef. Le duc de Nemours, qui avait accompagné l'armée d'expédition jusqu'à son départ, en qualité d'amateur, entra, le 1er octobre, dans le service, avec le grade de Général de Brigade.

Le général Perregaux, Chef de l'Etat-Major et ami intime de Damrémont, était chargé des plans d'opérations et du soin de l'armée.

A Mejez-Ammar, un de ses aides de camp assure que, la violence de ses fatigues fut telle que, dans une semaine, sa chevelure noire blanchit. Il pouvait avoir alors de quarante à cinquante ans.

Le corps destiné à l'expédition de Constantine formait d'abord une armée de 16,000 hommes. Le choléra et les fièvres réduisirent ce nombre à 8,000, en comprenant un grand nombre de soldats appartenant à la *Légion Etrangère*, et qui trouvaient plus commode de se réfugier dans les hôpitaux, ne se sentant aucune disposition pour escalader la "cité du diable," selon l'opinion reçue.

On rapporte que le lieutenant Damas, un jeune officier du génie, retenu au camp par l'affreuse maladie, faisait verser des larmes de pitié à ses compagnons

d'armes. C'était un beau jeune homme, possédant un grand cœur, aimable, comme tous les Français en général, et passionné pour le service, comme on l'est ordinairement en France.—Au jour fixé pour le départ de l'armée, il se lève de son lit, malade, revêt le costume de son régiment, attache son sabre et sort de sa tente pour voir défiler les différents corps de l'armée, qui partaient pour l'expédition la plus sanglante, sans manifester le moindre regret et toujours pleins de ce courage qui n'a qu'un nom, c'est celui de français.

Lorsqu'il vit son régiment passer près de lui, sa figure devint plus pâle, son œil malade se remplit d'une teinte mélancolique en voyant ses soldats, et il donnait en silence la main aux officiers.

"Adieu, Damas, nous nous retrouverons encore à Constantine," disaient-ils pour le consoler, et Damas pleurait tristement. Hélas! ces braves jeunes gens se faisaient illusion, ils ne devaient plus se revoir. La compagnie à laquelle Damas appartenait, fut la première à l'assaut et tous ses officiers périrent dans l'explosion d'une mine, tandis que le pauvre Damas, mourut le cœur brisé en voyant son drapeau disparaître à l'horizon.

Aussitôt que le général en chef apprit que le bey de Constantine, qui avait fait tant de mal à la France, repoussait toute négociation dans des termes insolents, et défiait ses ennemis d'aller le trouver dans sa retraite, l'ordre fut donné à l'armée de se mettre en marche.

Huit jours après, les troupes françaises se trouvaient en face de l'ancienne Capitale de la Numidie, le 6 octobre 1837.

Constantine est située sur le sommet d'un rocher, à plus de 1200 pieds de haut; ce qui lui donne le redoutable aspect d'un nid d'aigle.

Le Roumel qui l'entoure, coule dans des ravins très-profonds et à pic, et réduit le seul côté abordable à de si petites proportions que Constantine a l'air d'une presqu'île.

Six à sept mille hommes étaient enfermés dans cette ville avec un matériel de guerre considérable. Au nombre de ceux qui défendaient Constantine, on comptait 3,000 Kabyles, tribu féroce, pauvre et fanatique. Les artilleurs étaient pour la plupart des Turcs et des Kurugis, qui avaient abandonné Alger. Le Commandant en chef de la ville était Ben-Aïssa, descendant des Kabyles, et devenu célèbre par ses abominables razzias. Les préparatifs nécessaires au bombardement avançaient avec rapidité, malgré une pluie battante et un tonnerre menaçant.

Déjà les Français avaient pris position sur le plateau El-Mansurah, et une partie de l'artillerie avait été traînée au Kudiat-Ati.

"Pour celui qui ne connaît pas ce pays, dit un témoin oculaire, il ne peut jamais avoir une idée des difficultés qu'il présente. Vingt-quatre pièces de canon descendirent une pente rapide de 500 pieds de hauteur, qu'il fallait remonter de l'autre côté en traversant un torrent rempli de rochers. On se servait de 16 chevaux pour monter un canon. Tous ces travaux s'accomplissaient pendant la nuit, sous une pluie battante."

Les Français avaient pris position sur le plateau El-Mansurah et Kudiat-Ati pour démonter l'artillerie de l'ennemi.

Le 11, les Français dressèrent leurs batteries contre les murs de la ville entre les portes Bab-el-Uad et Bab-